

Entretien Michèle Audin - Jacqueline Ferrand trouvé ici lien

Entretien entre Michèle Audin et Jacqueline Ferrand, transcrit par Michèle Audin, et ayant eu lieu le 1er octobre 2008, chez Jacqueline Ferrand

Jacqueline Ferrand a été élève à l'ENS (rue d'Ulm) de 1936 à 1939, elle a été agrégée-préparatrice à Sèvres de 1939 à 1943, une idée de Mme Cotton qui voulait faire faire à ces demoiselles les mêmes études qu'aux jeunes gens. Elle a ainsi connu Paulette Libermann qui était élève dans cette école.

Je lui ai écrit, elle m'a répondu, je lui ai téléphoné et nous avons pris rendez-vous. Mon idée était de parler des séminaires, mais elle m'a assimilée à Femmes et mathématiques¹ et à l'idée de Paulette Libermann. D'autant plus que je commence par l'informer de la préparation d'un colloque à la mémoire de cette dernière, et que je ne suis pas sûre de ce qu'elle entend lorsque je lui dis que je travaille sur les séminaires. Elle a préparé des documents à propos de Paulette et va essayer d'y revenir plusieurs fois au cours de l'entretien. Je cite exactement ce qu'elle m'a dit, sans le réordonner, mais en signalant qu'il y aura un retour. Comme toujours, toutes les parties en italiques et toutes les notes sont de moi, en particulier quand je n'ai pas noté mot à mot ce qu'elle me disait).

Elle a 90 ans, est assez sourde, a quelques problèmes d'équilibre, mais semble être en grande forme intellectuelle.

Madame Cotton voulait mettre les sévriennes au niveau des élèves de la rue d'Ulm. À Sèvres, les élèves avaient des cours faits par des professeurs qui pensaient qu'il ne fallait pas les fatiguer. C'était le cas de Villat, Henri Villat. *Elle parle des succès féminins de Villat et de ce qui le poussait à venir à Sèvres, d'ailleurs il a épousé une sévrienne².*

Les élèves ne suivaient pas les cours de licence, elles avaient un diplôme spécial, qui leur permettait de passer l'agrégation. Je devais remplacer les cours de licence. J'ai répété ce que j'avais eu moi-même. Ça avait bien marché : en 1940, toutes les sévriennes ont été reçues à l'agrégation, sauf une, mais elle était enceinte.

MICHÈLE AUDIN : *Vous étiez avec Lichnerowicz ?*

JACQUELINE FERRAND Lichnerowicz³ a été le premier, appelé par Mme Cotton, il y était déjà en 1938–39. Il y avait quand même des cours sérieux. Ceux d'Élie Cartan.

Il existe un témoignage de Marie Curie, qui avait fait des cours à Sèvres. Elle trouvait que le niveau des sévriennes en mathématiques n'était pas assez bon pour qu'elles puissent faire de la physique. Elle avait passé deux licences, de mathématiques et de physique. Mais, comment s'appelle-t-il, un grand géomètre⁴, il n'était pas du tout de cet avis.

1. l'association Femmes & mathématiques.

2. Villat donnait aussi des cours à Fontenay où il était très apprécié de ces demoiselles. Il y a quelques lettres reconnaissantes dans le fonds Villat de l'A. s., notamment d'Huguette Delavault.

3. Elle revient à Lichnerowicz un peu plus bas.

4. C'est de Gaston Darboux qu'elle parle, elle va s'en souvenir un peu plus tard, et donc revenir à ce point.

Il n'y avait eu que deux thèses en physique, celle de Mme Cotton, bien sûr, et celle de Madeleine Cheneau, qui est devenue plus tard directrice-adjointe de Sèvres.

Moi, je suis arrivée en 1939, comme suppléante, je suis restée trois ans et demi. Paulette était de la promotion 1938, je ne l'ai eue qu'en deuxième année. Elle n'était pas dans les premières, mais elle s'intéressait profondément aux mathématiques, ce qui l'éloignait un peu des autres. Les autres, elles voulaient un travail et un mari. Paulette cherchait à comprendre. Si elle n'avait pas été israélite, elle aurait sans doute eu le même sort que les autres⁵.

Les premières femmes professeurs ont été, Marie Charpentier à Rennes... Elle n'était pas normannoise mais elle était allée aux États-Unis, vous avez entendu parler de Marie Charpentier ? *J'évoque le bourse Rockefeller et mentionne que Roubaud m'en a parlé.* Et Marie-Louise Jacotin. Elle était reçue deuxième au concours, puis on l'affiche première collée, avec une bourse de licence, elle s'est bien battue. Elle était soutenue par Herriot, mais elle était attaquée par le Figaro.

Il y a eu aussi l'histoire de Marie Imbert, Marie-Louise Imbert, elle préparait l'agrégation de philosophie, elle a été admissible et il y a eu une campagne contre elle dans les journaux, elle a renoncé à aller à l'oral. Son père était chef d'entreprise dans l'Est. C'est elle qui a fondé "l'école à l'hôpital".

Michèle Audin pose la question des séminaires.

JACQUELINE FERRAND : Lorsque j'étais à l'école, j'étais assez isolée, et en dehors du courant des mathématiques. Il y avait le séminaire d'Hadamard. Nous sommes allés une fois au séminaire d'Hadamard, nous n'avons strictement rien compris. Nous n'étions pas préparées à ces équations aux dérivées partielles.

Après l'agrégation. Les fonctions d'une variable complexe régnaient. Il n'y avait pas de séminaire. Les patrons : Valiron, Montel, Denjoy, Julia.

Julia avait une grande importance. Sous l'Occupation, il y avait un séminaire Julia, où il prêchait la collaboration⁶.

Beaucoup étaient partis aux États-Unis. Georges Darmon, qui faisait des probas-stats, avait beaucoup de succès, beaucoup voulaient travailler avec lui. Ma camarade Colette Rothschild et moi. Mais Georges Darmon est parti en Angleterre en septembre 1940.

MICHÈLE AUDIN : Sur quoi portait ce séminaire, pendant l'Occupation ?

JACQUELINE FERRAND : Sur les fonctions analytiques, les fonctions méromorphes. Même la thèse d'Henri Cartan en 1928 était sur les fonctions de variable complexe.

MICHÈLE AUDIN : Où avait lieu ce séminaire Julia ?

5. Comme Paulette l'a souvent dit, c'est l'interdiction qui lui a été faite par les décrets antisémites de Vichy de passer l'agrégation qui l'a menée vers la recherche.

6. Je n'avais posé, ni la question Julia, ni la question séminaire pendant l'Occupation, ni la question collaboration.

JACQUELINE FERRAND : À l'École.

MICHÈLE AUDIN : Qui faisait les exposés, Julia, ou d'autres ?

JACQUELINE FERRAND : Je ne me souviens plus bien comment ça se passait. J'étais trop occupée à Sèvres. Elle me raconte l'histoire du diplôme de Paulette avec Élie Cartan, du départ de la famille de Paulette à Lyon. Elle s'est faite très discrète. Elle a réussi à trouver des cours à donner. Les voisins ne les ont pas dénoncés et leur ont dit, à la Libération "nous avons eu peur pour vous". Ce n'est pas comme Andrée Dana, une de ses camarades de promotion, elle était en Haute-Provence, ou dans le Var, je ne sais plus, elle a été dénoncée, elle est morte en déportation. *Je dis que Paulette m'avait dit qu'elle devait beaucoup à deux personnes, Élie Cartan et elle, Jacqueline Ferrand.* Tout ce que j'ai pu faire pour elle, je lui ai expédié ses cahiers et ses notes à Lyon, à l'époque, il n'y avait que les cartes interzones, mais il y avait une astuce, on faisait un gros colis, et on l'envoyait par la SNCF. Je l'ai fait aussi pour quelqu'un d'autre, je ne me rappelle plus qui. C'est le seul service que j'ai pu lui rendre. Après, elle a préparé l'agrégation "de 1944", dont l'oral a eu lieu en 45, après quoi elle a été nommée à Douai pour un trimestre⁷ Moi, j'étais à Bordeaux⁸, depuis 43. J'ai fait un peu de va et vient, avec Sèvres, au début, mais j'ai abandonné en 44. Je ne lui ai plus fait de cours du tout.

MICHÈLE AUDIN : *J'essaie de revenir au séminaire Julia.*

JACQUELINE FERRAND : Nous étions très peu nombreux. J'ai choisi Julia⁹ [Denjoy] comme patron. Il m'a bien orientée, vers les travaux d'Ostrowski et les propriétés géométriques des fonctions analytiques, ce qu'avait fait son élève Roger, il m'a dit : "Il est allé trop loin, il a traité le cas de plusieurs dimensions.". Je suis restée à l'écart du courant créé par Henri Cartan. Je ne connaissais pas la notion abstraite de groupe, on n'en parlait pas. J'avais rencontré des groupes de transformations, dans les cours d'Élie Cartan, j'ai appris l'algèbre formelle dans un cours de Dubreil, mais pour moi, ce n'était pas des notions vivantes.

Je faisais de la stricte analyse, ce qui m'a mise à l'écart. Il m'a demandé d'écrire un livre sur la représentation conforme, il espérait sans doute que je parlerais de ses travaux (*elle rit*), ça a été un poids terrible, j'y ai passé énormément de temps, ça n'a eu aucun succès, j'aurais dû refuser, j'ai même mis des choses qui auraient dû faire des articles, dans ce livre. Il a été publié dans la collection Cahiers scientifiques¹⁰. Personne ne l'a lu. Sauf Schwartz, qui a eu la gentillesse de le lire.

7. C'est cette date tardive de l'oral qui explique la nomination pour le dernier trimestre, que je n'avais jamais comprise.

8. Elle reparle de cette nomination plus bas.

9. Ici, il est clair qu'elle veut dire Denjoy (ce que je n'ai pas compris immédiatement, hélas, donc je n'ai pas demandé de rectification). Ostrowski n'est pas seulement de la mouvance Julia, mais aussi celle de Denjoy (la note de 41 de laquelle part Jacqueline Ferrand), Roger était un élève de (ou plus exactement a travaillé sur un sujet donné par) Denjoy, le commentaire sur sa thèse est certainement de Denjoy (voir le rapport de Denjoy sur la thèse de Roger), et Julia n'a été membre du jury d'aucun des deux. La thèse de Jacqueline Ferrand, soutenue en 1942, porte le titre Étude de la représentation conforme au voisinage de la frontière. Le livre dont elle va parler est paru dans la collection de Julia.

10. Le livre s'appelle Représentation conforme et transformations à intégrale de Dirichlet bornée, il est paru en 1955.

MICHÈLE AUDIN : *Celle de Julia ?*

JACQUELINE FERRAND : C'est ça. Il ne faisait pas de propagande antisémite. Il disait "Moi je reste en France, pas comme ces gens d'Outre-Manche".

MICHÈLE AUDIN : *Il recrutait pour Zentralblatt ?*

JACQUELINE FERRAND : Oui, j'ai écrit pour *Zentralblatt*¹¹, pas beaucoup. On ne considérait pas que c'était de la collaboration. Vous savez que *Math. Reviews* n'existait pas. Même des résistants ont écrit pour *Zentralblatt*.

Je vais vous raconter une anecdote. Avec mon collègue de Bordeaux Dufresnoy, j'avais reçu une démonstration en allemand du théorème de Fermat, c'était grossièrement faux, c'était en mars ou avril 1944. Nous nous sommes dit qu'il était prudent d'attendre. Après, j'ai su que Dufresnoy faisait de la Résistance.

On ne recevait aucun journal américain ou anglais. Ensuite, j'ai écrit beaucoup pour *Math. Reviews*, j'étais étonnée qu'il y ait si souvent des raisonnements faux dans des journaux importants. J'ai écrit beaucoup. Comme ça on reçoit les articles.

MICHÈLE AUDIN : *Vous avez connu Frédéric Roger ?*

JACQUELINE FERRAND : Non. Il était prisonnier, vous savez. J'ai été nommée à Bordeaux pour remplacer Troussel, un astronome, il était tuberculeux, il avait fait comme Simone Weil, il s'était limité à des rations minimales, Simone Weil, en plus, était en Angleterre, lui avait refusé d'utiliser le marché noir. Je suis allée à son enterrement à Angoulême en 1943. Comme on faisait à l'époque, on a nommé un prisonnier sur son poste, c'était Roger, je suis restée sur le poste jusqu'à son retour¹². Ensuite, il y avait un autre poste, mais ils voulaient un statisticien, je n'étais pas statisticienne. Mais Pisot l'a pris.

MICHÈLE AUDIN : *(Ici suit une discussion un peu difficile sur l'histoire de Pisot).*

JACQUELINE FERRAND : Il était alsacien, sa famille était restée en Alsace occupée. Il a accepté d'aller enseigner à Freiburg. À Bordeaux, une fois, on parlait de lui et j'ai dit : "On ne peut pas le juger, on ne sait pas ce qu'on aurait fait à sa place".

JACQUELINE FERRAND : Et André Weil ?

JACQUELINE FERRAND : Il est allé en Finlande, arrêté, extradé, il est passé en conseil de guerre. Il a été défendu par Élie Cartan (*ce qui n'a pas l'air de l'enthousiasmer*). Zamansky a été déporté, il a été très soutenu par Favard. Je ne sais pas que penser de ses travaux. Ensuite il a écrit un livre de premier cycle, il était très fier d'avoir trouvé une démonstration de la formule de changement de

11. Je ne l'ai pas relevée parmi les recenseurs pendant l'Occupation, mais j'ai pu me tromper. Lelong, oui.

12. Voir ci-dessous le jeu de chaises musicales lié à cette nomination.

variables dans les intégrales multiples, un truc toujours très difficile à enseigner au tableau, je me suis aperçue que sa démonstration ne marchait que pour les fonctions linéaires.

MICHÈLE AUDIN : *J'essaie de revenir à Pisot et je dis que je me demande surtout comment il a fait pour n'être pas mobilisé en France - parti en Allemagne - mais surtout pour ne pas avoir été incorporé dans la Wehrmacht.*

JACQUELINE FERRAND : Pisot n'a jamais fait de mal à personne. C'est normal qu'il n'ait pas été mobilisé : il avait sans doute déjà fait son service militaire. *Elle va chercher l'annuaire des anciens élèves, Frédéric Roger était de la promo 1930 et Pisot 1929.* Vous voyez, il avait déjà fait son service militaire en France¹³. *Elle me raconte une histoire d'un jeune cousin par alliance qui a été incorporé de force et la difficulté qu'il avait eu à s'évader.* Mais il était beaucoup plus jeune. Pisot devait être trop vieux¹⁴. Ou les Allemands avaient besoin de professeurs.

Il était très gentil. Il avait un caractère un peu faible. Il a été enthousiasmé par la révolte des étudiants en 1968. Il était très dévoué (pour se racheter). Il a secondé Zamansky et fait passer beaucoup de thèses.

Certains avaient été réformés, par exemple Lichnerowicz avait une épaule qui ne fonctionnait pas.

MICHÈLE AUDIN : *(On change de sujet).*

JACQUELINE FERRAND : À l'époque, nous étions très peu nombreux, il y avait dix-sept universités et cinquante mathématiciens faisant de la recherche, on se connaissait tous.

Nous avons été aidés par Choquet, Dufresnoy, Lelong. Je lisais Nevanlinna, en allemand, il y avait beaucoup de littérature en allemand, même les Japonais écrivaient en allemand, les Italiens écrivaient en italien.

Je suis partie de Bordeaux pour aller à Caen. Je n'ai pas pu profiter du séminaire d'Henri Cartan. Je ne sais pas si je me serais mise à l'algèbre homologique.

MICHÈLE AUDIN : *Il y avait aussi un séminaire Julia avant la guerre ?*

JACQUELINE FERRAND : Je pense que oui.

MICHÈLE AUDIN : Il y avait des exposés de Weil, Chevalley, Cartan.

JACQUELINE FERRAND : Ah, ça non ! Il n'y avait pas de séminaire comme ça.

Paulette n'a pas eu l'occasion de fréquenter des séminaires avant son arrivée à Strasbourg. À Nancy,

13. Bien entendu, les gens de l'âge de Pisot ont été mobilisés, et même des plus vieux, notamment ses collègues de Bourbaki : lieutenant Coulomb, capitaine Delsarte, lieutenant Dieudonné, lieutenant Ehresmann, canonnier Mandelbrojt.

14. Les Alsaciens nés en 1908 et après ont été incorporés de force dans la Wehrmacht.

il y avait une forte activité. Les facs de province étaient somnolentes, elles ne recevaient pas de périodiques.

Il y a eu des séminaires de probabilités assez vite.

L'arrivée d'Henri Cartan à l'École normale. Il est retourné à Strasbourg pour la réouverture. Il a été remplacé à l'ENS par quelqu'un qui était professeur à Caen. Je l'ai remplacé à Caen, donc j'ai été nommée à Strasbourg. Strasbourg avait le privilège d'élire ses maîtres de conférences, ailleurs ils étaient nommés.

MICHÈLE AUDIN : *Je demande si elle est allée à Strasbourg.*

JACQUELINE FERRAND : J'ai été reçue par les Cartan en juin. Avant, j'avais été nommée professeur au lycée de Troyes, où je n'ai jamais mis les pieds. Grâce à Mme Cotton, parce que j'étais suppléante à Sèvres. Une cascade de suppléances.

J'ai fait un tour de France. Bordeaux, Caen puis Lille. Comme ça, j'ai vu comment ça se passait.

MICHÈLE AUDIN : *Savez-vous quand Paulette a été nommée à Rennes ?*

JACQUELINE FERRAND : Non, je ne me souviens plus.

MICHÈLE AUDIN : *Vous savez que c'est là qu'elle a eu son accident ?*

JACQUELINE FERRAND : Elle me raconte l'histoire, jury de bac, voiture avec une collègue, entrée dans un mur, jambe restée trop longtemps dans le plâtre, restée raide, elle avait à peu près 35 ans, a dû faire un procès à cette collègue pour avoir une indemnité, c'est avec ça qu'elle a acheté son premier appartement, avenue de Châtillon. On lui a reproché ce procès mais elle n'avait pas le choix.

Vous savez que les sévriennes de la promotion qui passaient l'agrégation en 1944 en voulaient à Paulette parce qu'elle leur prenait une place en se présentant à l'agrégation une année qui n'était pas la sienne.

MICHÈLE AUDIN : *Vous savez qu'à Rennes elle a été collègue d'Antoine, qui était aveugle et qui faisait de la topologie.*

JACQUELINE FERRAND : Non, moi je ne l'ai pas connu.

MICHÈLE AUDIN : *Je prononce les noms de quelques collègues. Garnier ?*

JACQUELINE FERRAND : Il faisait des cours bien soignés et pas géniaux. D'ailleurs il n'était pas normalien. On l'appelait "papa Garnier".

MICHÈLE AUDIN : *Bouligand ?*

JACQUELINE FERRAND : J'ai fait calcul diff. avec lui.

MICHÈLE AUDIN : *Montel ?*

JACQUELINE FERRAND : C'était un très bon professeur. Et il était très courageux. Il a été doyen sous l'Occupation. C'était mon président de jury de thèse.

MICHÈLE AUDIN : *Je pose donc la question du jury.*

JACQUELINE FERRAND : Montel, Denjoy, Valiron.

MICHÈLE AUDIN : *Comme je n'ai pas encore réalisé le lapsus Julia/Denjoy plus haut, je m'étonne : Et pas Julia ?*

JACQUELINE FERRAND : Non. Pas Julia. Pourquoi Julia ? Un drôle de type, Julia. Il empruntait des livres à la bibliothèque de l'école et si on en avait besoin, il fallait aller les chercher chez lui, à Versailles. Ça m'est arrivé. Il y avait un fatras... Des papiers... Même sa femme n'avait pas le droit d'entrer dans son bureau.

Il se croyait tout permis. On lui pardonnait tout. Il était très exigeant, pas facile à vivre. J'ai admiré que Dixmier fasse sa thèse avec lui.

Il battait ses fils avec... (*Je n'ai pas eu le temps de noter en entier et je n'arrive plus à me souvenir si elle a dit avec une canne ou avec une ceinture*)¹⁵. On disait que c'était le fils d'un boucher d'Oran. Son père était mécanicien. Il réparait des machines agricoles. Ah !

C'était une brute. (*Silence*). Il y avait quelque chose de brutal en lui. En dehors même de ses blessures.

MICHÈLE AUDIN : *On m'a dit que c'était un excellent enseignant.*

JACQUELINE FERRAND : Je n'ai pas eu l'occasion de suivre des cours de lui.

Montel et Élie Cartan étaient de très bons profs.

MICHÈLE AUDIN : *Denjoy ?*

JACQUELINE FERRAND : Denjoy était une catastrophe. On n'allait pas à ses cours.

MICHÈLE AUDIN : *Fréchet ?*

JACQUELINE FERRAND : Fréchet aussi.

15. De toute façon, ce n'est pas quelque chose qu'elle a vu, mais plutôt qu'elle a entendu, qui se disait.

MICHÈLE AUDIN : *Je demande s'il était ennuyeux.*

JACQUELINE FERRAND : Il était pénible.

De Denjoy, on disait : "Il pense petit a, il dit petit b et il écrit petit c au tableau". À la fin de sa vie, il était obsédé par le sexe. Il faisait des propositions à tout le monde. Enfin, à toutes les filles. D'ailleurs sa femme a divorcé.

MICHÈLE AUDIN : *Leray ?*

JACQUELINE FERRAND : Il était prisonnier. Je n'ai pas suivi de cours de lui. Il n'était pas à Nancy ?

MICHÈLE AUDIN : *Châtelet ?*

JACQUELINE FERRAND : Vous voulez dire le vieux Châtelet ? Je n'ai pas suivi ses cours. Certains de mes camarades on fait leur thèse avec lui. Il faisait de la théorie des nombres.

MICHÈLE AUDIN : *Lebesgue ?*

JACQUELINE FERRAND : Il était au Collège de France. J'ai suivi son cours sur les constructions géométriques. C'était assez pénible à suivre. Vous savez qu'à l'époque, on n'enseignait pas l'intégrale de Lebesgue ?

Ah ! Voilà ! Darboux. C'est de Darboux dont je vous parlais tout à l'heure¹⁶. Il ne voulait pas que les sévriennes deviennent des savantes¹⁷. Il était en opposition avec Marie Curie.

MICHÈLE AUDIN : *Ehresmann ?*

JACQUELINE FERRAND : C'était notre agrégé-préparateur. Il était chargé de corriger les copies d'agrégation de géométrie. Ce n'était pas très intéressant d'écouter le corrigé. Nous n'y allions pas.

MICHÈLE AUDIN : *Paul Lévy ?*

JACQUELINE FERRAND : Je n'ai pas eu l'occasion de suivre ses cours. Il devait être assez confus. Dommage, car c'était un excellent mathématicien.

Vous savez, j'ai écouté des exposés de Gromov. Il faisait beaucoup de lapsus. J'admire les gens qui ont rédigé ses cours.

MICHÈLE AUDIN : *Et Grothendieck ? Vous savez comment il enseignait ?*

JACQUELINE FERRAND : Non, je ne sais pas.

16. Tout au début, à propos des études des sévriennes.

17. Ça m'évoque quand même le beau rapport que Darboux a prononcé après la thèse de Dorothea Klumpke.

MICHÈLE AUDIN : *Moi non plus, je ne l'ai jamais entendu.*

Nous revenons à Sèvres. Je dis que c'était une bonne idée, de la part de Mme Cotton, de faire venir une jeune femme à qui ces demoiselles pouvaient s'identifier.

JACQUELINE FERRAND : Quand elle a fait venir Lichnerowicz, on lui a dit "vous faites entrer le loup dans la bergerie". C'était plutôt Villat, le loup. Après le cours de Lichne, il y avait une employée qui apportait le thé.

Mme Cotton nous a fait venir, toutes les deux¹⁸, pour donner des cours à sa fille Jeannette. Puis elle a choisi la mieux classée des deux à l'agrégation¹⁹.

Quand je suis entrée à l'École, Bruhat était directeur-adjoint, il s'occupait des scientifiques, il m'a parlé trois fois. Il m'a dit : "ne tapirisez pas trop". Après l'agrégation : "Mme Cotton vous réclame, je n'aurai plus à m'occuper de vous". Après ma thèse : "Je crois que les nominations dans l'enseignement supérieur vont descendre jusqu'à vous". C'était quelqu'un d'extrêmement honnête, il était très généreux, il a obtenu une 4e année à Colette Rothschild, alors qu'elle avait déjà commencé à enseigner dans un lycée²⁰. Il a soutenu les élèves physiciens qui faisaient de la Résistance (et c'est lui qui en est mort). Mais il n'était pas très féministe.

Rires.

MICHÈLE AUDIN : *Nous revenons aux mathématiciens.*

JACQUELINE FERRAND : C'est Darmois qui avait le plus de succès. Il était plus jeune, plus dynamique.

MICHÈLE AUDIN : *Et Weil ?*

JACQUELINE FERRAND : C'était quand même quelqu'un d'extrêmement cultivé, un esprit exceptionnel comme sa sœur, mais il devait être très élitiste.

MICHÈLE AUDIN : *Sympathique ?*

JACQUELINE FERRAND : Non. Je connaissais bien la famille Cartan, j'étais amie avec Hélène Cartan. Je l'ai rencontré là. Je lui ai parlé de ce que je faisais. Il m'a dit : "À quoi ça sert ?". Il n'était pas très encourageant. D'une assistante, il a dit : "Elle n'a pas la tête à faire une thèse".

MICHÈLE AUDIN : *Qu'est-ce qui est arrivé à Hélène Cartan ?*

JACQUELINE FERRAND : Sa troisième année d'école a été gâchée par la guerre, elle est allée à

18. L'autre est Colette Rothschild.

19. Jacqueline Ferrand était 1ère à l'agrégation, en 1939, ex-æquo avec Apéry.

20. Il est toujours question des décrets antisémites.

Sèvres et a passé l'agrégation féminine, elle a travaillé un peu. Elle avait une tuberculose miliaire²¹, très contagieuse, donc elle a passé du temps en sanatorium, elle en était sortie, mais elle ne pouvait pas enseigner. Un beau jour, elle a disparu, elle avait une grosse somme d'argent sur elle. On l'a retrouvée au bord de l'Isère, noyée. S'est-elle suicidée ? A-t-elle été agressée ? On ne l'a jamais su. L'argent avait disparu.

Nous étions liées. Nous habitions le même quartier, elle boulevard Jourdan, moi boulevard Brune, nous prenions le bus ensemble. Elle était très étourdie. Elle prenait la voiture de son père, l'oubliait et revenait en bus.

Elle avait publié une note. C'est dur de savoir qu'on ne peut pas enseigner.

MICHÈLE AUDIN : *Vous avez rencontré André Bloch ?*

JACQUELINE FERRAND : Non.

MICHÈLE AUDIN : *Elle me raconte l'histoire de Bloch, me dit que c'est elle qui a écrit l'article qu'elle a co-signé avec Cartan (je m'en doutais), et me raconte sa rencontre, une après-midi avec un psychiatre, Henri Baruch (elle oublie le nom, ne vous inquiétez pas, lui dis-je, de toute façon il est dans l'article, elle retrouve le nom), quelqu'un de passionnant, elle se souvient avec émotion de cette discussion.*

JACQUELINE FERRAND : Je me suis transformée en policier. Il y avait une lettre d'un jeune frère qui était venu voir Bloch et qui rapportait que celui-ci allait mieux parce qu'il avait demandé des nouvelles de la famille, alors que les psychiatres pensaient qu'il demandait des nouvelles parce qu'il pensait ne pas avoir fini sa tâche. Nevalinna a raconté (en finlandais) sa visite à Bloch. Un jeune collègue finlandais m'a traduit son texte en anglais. Valiron allait le voir. Tous les infirmiers l'aimaient.

J'ai déposé un classeur avec toutes les Œuvres de Bloch à la bibliothèque de l'IHP.

MICHÈLE AUDIN : *Elle me parle ensuite de sa carrière.*

JACQUELINE FERRAND : J'ai eu une carrière ultra-rapide. On pouvait faire sa thèse en deux ans.

MICHÈLE AUDIN : *Elle me raconte un désaccord avec Pansu sur ce qui était important dans ce qu'elle a fait.*

21. La maladie est disséminée.